



Le Mystère de la chambre jaune

Des images pour le dire

Des images pour le dire

Entretien avec Bruno Podalydès

Une adaptation malicieuse du roman de Gaston Leroux

Un crime digne des pires faits divers, une énigme pleine de rebondissements, un jeune reporter détective dont l'enquête obstinée se confond avec la quête de son identité... *Le Mystère de la chambre jaune*, classique populaire du début du XXe siècle, annonce les murder parties anglo-saxonnes, mais tient encore du mélodrame et du feuilleton rocambolesque.

Bruno Podalydès a relu le roman de Gaston Leroux avec les yeux d'un enfant qui aurait beaucoup fréquenté Tintin et le cinéma de jadis. Servi par des acteurs prestigieux et capables d'un humour très malicieux, son film conserve tout le suspense des récits fondés sur le merveilleux logique tout en s'amusant de cette époque où le bon public se nourrissait de Grand Guignol et de spectacles d'illusionnistes.

La règle du jeu

Le Mystère de la chambre jaune fait partie de ces « récits de chambres closes », comme *Double Assassinat dans la rue Morgue* d'Edgar Poe, *Le Ruban moucheté* de Conan Doyle ou *Les Dents du tigre* de Maurice Leblanc.

Dans le roman de Gaston Leroux, l'extraordinaire réside

dans le fait que personne n'a vu l'agresseur de Melle Stangerson sortir de la chambre jaune. Même chose lors de la deuxième tentative d'assassinat à l'encontre de la jeune femme où l'assassin se volatilise encore dans une galerie pourtant surveillée aux deux extrémités.

Troisième fait incroyable : l'assassin tue le garde-chasse que tout le monde pensait coupable et disparaît ensuite, sans laisser de trace, de la petite cour carrée qui fut le théâtre de son forfait.

On notera qu'à chaque fois les drames ont pour lieux des huis-clos d'où personne ne peut s'échapper. De plus, ils se déroulent en présence d'un nombre restreint et précis de personnages qui se connaissent.



Denis Podalydès : Rouletabille.

Dans le film, le cercle de personnage est ainsi composé : le professeur Stangerson et sa fille, les concierges et le garde-chasse, mais aussi le débonnaire juge d'instruction de Marquet, le policier Frédéric Larsan, l'humble père Jacques et Robert Darzac, le fiancé inquiet. Puis Rouletabille et Sainclair, duo de journalistes dont le premier, avec toujours quelques coudées d'avance, agit, tandis que l'autre, relais candide du spectateur, observe en bon photographe qu'il est devenu dans l'adaptation cinématographique. Cette configuration du cercle d'intimes est celle qu'adopteront les *murder parties* quelques décennies plus tard.



Pierre Arditi : l'inspecteur Larsan.

Autre élément traditionnel : un lieu imposant, clos et isolé. Ici, c'est le château du Glandier. Tout s'y déroule, crimes, relevé des indices, concertations, jusqu'à la révélation finale qui, dans le roman, avait lieu au tribunal. Le film de Bruno Podalydès resserre ces éléments essentiels du récit à énigme

en concentrant en une nuit des événements qui se déroulent sur plusieurs jours dans le roman ou en condensant parfois plusieurs personnages en un seul.

Éloge de la raison pure

Dans ce contexte, les outils du détective sont essentiellement ceux de la logique. C'est en effet avec « le bon bout de la raison » que Joseph Rouletabille démasque finalement l'assassin. Les éléments de sa philosophie relèvent de la mathématique pure :

observation des indices (trajectoire de la balle, aspect de la blessure, inspection de la chambre et découverte d'un cheveu ensanglanté sur un meuble...), interrogation des fausses pistes, obstination à envisager l'invisageable.

Cette méthode constitue le moteur de l'action, comme une sorte de « merveilleux logique ». Le récit de ce processus de la raison qui mène à la reconstitution du crime est l'occasion, dans le roman, de longs développements explicatifs. Afin de les restituer à l'écran, le film utilise des flash-backs, « remises en scène » plus dynamiques que de longs discours, lors desquelles les changements de point de vue révèlent les stratagèmes et reconstruisent les faits.



Sabine Azema : Mathilde Stangerson.

Un parfum de poésie



Claude Rich : le juge de Marquet.

Mais aussi implacable que soit le raisonnement de Rouletabille, son exercice méthodique de la raison ne saurait dissiper le parfum d'irréalité qui enveloppe cette curieuse affaire. C'est là tout le charme un peu suranné des drames feuilletonesques d'il y a un siècle, avec leur cortège d'excès comiques, d'outrances mélodramatiques, d'angoisse fantastique. Dans le film, malgré le brio avec lequel le perspicace Rouletabille résout les énigmes les plus obscures, une part d'in vraisemblance et de poésie surréaliste subsiste, tenace et nécessaire. Le romantisme des amours de Mathilde Stangerson et de

Ballmeyer, l'imaginaire noir et sanglant des crimes proches du Grand Guignol, les secrets savamment sauvegardés pour des développements ultérieurs sont ici restitués comme dans les feuilletons de jadis.

À bien y regarder, le personnage de Rouletabille, agaçant dans sa façon de construire sa philosophie de la raison, recèle lui aussi sa part de poésie. « C'est le mythe d'un pur homme d'action, qui n'est que vitesse, mouvement, dit de lui Denis Podalydès qui endosse le rôle avec bonheur, il ne laisse pas de trace et disparaît, enfant de personne, il n'est qu'un songe. C'est la fuite incarnée. » Rouletabille est à mille lieues du froid Sherlock Holmes. Le reporter, qui n'est pas policier, laissera d'ailleurs sentimentalement filer l'assassin au double visage, qui sait se travestir en quelques secondes, comme le faisaient les illusionnistes et prestidigitateurs de l'époque.

Un monde enfantin

Se délectant de ce monde d'apparences trompeuses, de mélodrame et d'horreur, le réalisateur Bruno Podalydès laisse la part belle à son imaginaire d'enfant.

Les ellipses du film sont comme des songes d'enfant : dans le générique, des billes chutent en d'étranges mécanismes et un petit train traverse un pré, figurant l'arrivée des personnages au château du Glandier ; plus tard, dans l'évocation du voyage de Rouletabille en Amérique, l'idée du train en



Olivier Gourmet : Robert Darzac.

marche portant une bille est reprise, puis le spectateur cède à la fascination d'une Amérique évoquée par des images colorées, des mobiles, des scintillements et des airs de *musicals*, comme un rêve lointain où tout peut advenir. Comme ces pays étrangers traversés par les héros d'aventures pour enfants.

Mais ce qui rapproche le plus le film du monde de l'enfance, ce sont les personnages eux-mêmes, servis par des acteurs dont le jeu évoque la

bande dessinée et qui se transforment en types de théâtre populaire. Dans cette joyeuse colonie de vacances, le professeur est farfelu, le juge d'instruction fantasque et poète, la jeune femme victime amoureuse jusqu'à l'excès. « On joue comme les enfants d'une certaine manière, souligne Pierre Ardit, on joue au méchant, on joue à faire peur et à se faire peur. Larsan est un ange du mal. Et c'est merveilleux de se transformer en ange du mal ! »



Michael Lonsdale : le professeur Stangerson.

L'univers de la bande dessinée et plus particulièrement le monde de Tintin fait référence : le professeur Stangerson est une sorte de Tournesol perdu dans des inventions loufoques, sa fille prend des poses de Castafiore, les policiers ont des airs de Dupont. Quant à Rouletabille, le réalisateur lui a résolument donné l'allure du petit

reporter d'Hergé, tout en gestes aériens et en bondissements soudains. Tout au long du film se manifestent d'autres signes de ce parti pris d'humour et de légèreté : le garde-chasse, « l'homme vert » du roman, est ici un Indien, un véritable « apache », terme désignant à l'époque les voyous ; le concierge-aubergiste fait faire la cuisine à ses clients ; et l'inquiétante « bête du Bon Dieu » qui terrorise les lecteurs du roman revêt d'une façon inattendue le plumage d'un drôle de volatile... Suspense, humour, légèreté, autant d'entrées que propose le film pour revenir sur les origines du roman policier et mettre en valeur la dimension ludique qui s'attache à ce genre très populaire.

Anne Henriot



Le Mystère de la chambre jaune

Entretien avec Bruno Podalydès

Des images pour le dire

Entretien avec Bruno Podalydès

Je n'ai pas voulu montrer Rouletabille sympathique

Comment adapter au cinéma un roman aussi touffu et complexe dans son intrigue que *Le Mystère de la chambre jaune* ? Bruno Podalydès, le réalisateur, livre ses réponses.

D'où vient ce désir de faire un film sur « Le Mystère de la chambre jaune » ?

J'ai le souvenir assez fort d'avoir vu le film de Marcel L'Herbier étant enfant. J'étais ami d'un garçon dont le père s'occupait des barques dans le parc de Versailles. Il vivait dans un pavillon qui ressemblait à celui du roman. C'était là le premier rapprochement entre l'ambiance du film et l'intensité de nos jeux dans le parc de Versailles : un monde protégé à l'intérieur duquel se déroule un drame.



« Filmer des gens en train de discuter et réfléchir dans un parc »

Dans mon adaptation, j'ai tenu à conserver cette idée de huis-clos. Ce souvenir a traversé les années jusqu'au moment où, en feuilletant l'édition originale, parue dans *L'Illustration*, une gravure montrant le petit pavillon au fond d'un bois m'a littéralement chaviré. Je me suis dit voilà, juste ça : filmer des gens en train de discuter et de réfléchir dans un parc.

Enfin, c'était l'occasion de réunir à nouveau Denis, mon frère, et Jean-Noël Brouté, qui avaient joué avec bonheur deux copains d'enfance dans « Dieu seul me voit ».

Quelles ont été les difficultés majeures rencontrées pour l'adaptation du roman ?

La durée d'abord : si on adaptait fidèlement la totalité du livre, le film dépassait les cinq heures. Il a donc fallu couper, grouper des scènes, condenser des personnages. Par exemple celui de madame Bernier rassemble trois personnages en un seul : la concierge, la femme de l'aubergiste et la mère Agenoux.

J'ai dû simplifier la structure et, éliminant des mystères

« périphériques », m'en tenir aux trois principaux : la chambre jaune, la galerie inexplicable et le drame de la petite cour carrée.

Quelles difficultés présente le tournage d'un récit policier aussi complexe ?

Le Mystère de la chambre jaune est une de ces énigmes dites « de local clos », fantastique dans son énoncé et rationnel dans son explication. Il fallait donc faire preuve d'une certaine pédagogie dans le filmage, afin de bien décrire le problème et surtout sa solution. Comment filmer tel plan sachant qu'il faut montrer ceci, suggérer cela, et omettre tel détail trop révélateur ?

De nombreux flash-backs permettent au spectateur de revivre les scènes-clés de manière identique à la première vision mais en découvrant des instants ou des axes non vus jusque-là. Il fallait donc constamment envisager deux destinations pour la même scène filmée, le moment du problème et plus tard, celui de sa résolution.

Le film mêle un grand nombre de genres...



« Respecter le genre du film policier à énigme tout en y ajoutant de la comédie »

J'ai voulu respecter le genre du film policier à énigme tout en y ajoutant de la comédie, en essayant de ne jamais tomber dans la parodie. Il fallait juste intensifier le propos un peu comme au temps du muet. Du haut de leur arbre, Rouletabille et Larsan espionnent mademoiselle Stangerson dans sa chambre. Par l'absence de paroles et la stylisation des gestes de Sabine Azema, on peut

penser alors à une projection de film muet.

L'univers du film est aussi un univers de bande dessinée...

J'ai pensé que, cette fois, les liens pouvaient être complètement assumés entre le roman et la BD. Je me suis souvenu que dans l'album de Tintin *Les Bijoux de la Castafiore*, il s'agissait déjà d'un huis-clos dans un château, où règnent des problèmes de communication, plusieurs énigmes croisées, un curieux animal comme un perroquet... des inventions pleines de poésie comme celle de Tournesol avec sa télévision en couleur mal réglée. La marche d'escalier brisée qui revient en leitmotiv dans l'album pourrait faire penser à cette « glaviolle » qui traîne par terre et dans laquelle on se prend régulièrement les pieds depuis mon précédent film « Liberté-Oléron ».

J'aimais cette idée de petit bricolage amusant qui contrebalance la noirceur émanant de l'histoire. Un peu à l'image, au générique, de ce plan d'un petit train doré en marche dans un pré qui s'achève sur la découverte d'une campagne immense et embrumée. Dans cette ouverture, on passe du jeu initiatique et obstiné de l'enfance à l'aurore d'un monde complexe et tourmenté, c'est le mouvement intime du récit à venir.

D'autres personnages ont subi quelques modifications par rapport au roman, Sainclair, par exemple, qui est un avocat chez Gaston Leroux, ou le juge de Marquet...

Sainclair est en effet photographe dans le film : l'adaptation au cinéma l'a fait passer du statut d'homme de paroles à celui d'homme d'images, celui qui voit ce qui se passe et auquel le spectateur peut s'identifier. C'est un relais entre l'histoire et le spectateur. Et puis je ne voulais pas en faire, comme dans le film de L'Herbier, un bourgeois essoufflé qui court sans cesse après



« Un jeune chien de chasse qui peut vous piétiner pour aller jusqu'à la vérité »

Rouletabille ; je préférerais qu'il

y ait une grande complicité entre les deux, qu'ils soient comme des copains d'enfance, qui ont appris le métier ensemble.

De Marquet, qui rassemble en un seul personnage les deux juges du roman, est un autre relais avec le spectateur. Au moment de l'histoire où l'intrigue se révèle complexe, le juge avoue : « Je n'y comprends rien ! » Ce juge parle un peu à ma place, comme metteur en scène, en suggérant de s'installer dehors pour la réunion, de faire une pause pour aller déjeuner, etc. Au cœur d'une intrigue presque abstraite, il n'oublie pas la vie, un peu comme un réalisateur qui suit son scénario, son idée fixe mais doit savoir capter tout ce que la réalité du moment fait surgir.

Le personnage de Rouletabille, dans le film, n'apparaît pas très sympathique...

Je n'ai pas voulu le montrer sympathique. Dans sa recherche de la vérité, c'est un jeune chien de chasse qui peut vous piétiner pour aller jusqu'à cette vérité. Il est autoritaire, implacable, arrogant. Il prône la supériorité de la raison pure sur les sens et l'expérience, mais sans s'en rendre compte il se laisse, de fait, guider par son intuition, porté par sa propre mélancolie, l'émanation d'un parfum d'enfance qu'il retrouvera dans la suite : « Le Parfum de la dame en noir ».

Propos recueillis par *Loïc Joffredo*